



**NATURE
RÉCRÉATION &**

Novembre 2019 - n°7

**CHRONIQUE
SCIENTIFIQUE**

LE MARCHEUR AU SEIN DU PAYSAGE

« Tout grand paysage est une invitation à le posséder par la marche ; le genre d'enthousiasme qu'il communique est une ivresse du parcours » (Gracq, 1980)

Le paysage n'est jamais une objectivité déployée devant soi et à déchiffrer avec plus ou moins de finesse. Il est l'émanation de la relation d'un individu singulier à un environnement traduit en termes de perceptions et de sens, l'un n'allant pas sans l'autre. Le corps est un filtre sémantique. Nos perceptions sensorielles, enchevêtrées à des significations, dessinent les limites fluctuantes de l'environnement où nous vivons. Le monde n'existe qu'à travers les interprétations nombreuses et contradictoires qui en sont faites. Les sens ne sont pas des « fenêtres » sur le monde, « miroirs » offerts à l'enregistrement des choses en toute indifférence aux cultures ou aux sensibilités, ce sont des filtres qui retiennent dans leur tamis ce que l'individu a appris à y mettre ou ce qu'il cherche justement à identifier en mobilisant ses ressources. Face au monde l'homme n'est jamais un œil, une oreille, une main, une bouche ou un nez, mais un regard, une écoute, un toucher, une gustation ou une olfaction, c'est-à-dire une activité¹. A

David LE BRETON
Pr Université de Strasbourg,
membre de l'IUF, membre
de l'USIAS de l'Université
de Strasbourg

¹ Sur cette question de l'anthropologie des sens, je renvoie à David le Breton, *La saveur du monde. Une anthropologie des sens*, Paris, Métailié, 2007; *Sensing the world. An anthropology of the senses*, London, Blumsbury, 2017.

tout instant il institue le monde sensoriel où il baigne en un monde de sens et de valeur.

Le paysage est toujours dans le regard et les sens de l'individu qui appréhende un espace. Il est une interprétation du monde et non une réplique. A. Corbin (2001) cite à ce propos les expériences de F. Ellenberger avec ses étudiants invités à regarder le même paysage à travers des codes de différentes époques. Un même paysage est un feuilletage de significations. Les travaux de Corbin sur le rivage en sont une illustration. Ce ne sont pas du tout les mêmes valeurs qui sont recherchées par les populations sur les mêmes plages d'une époque à une autre. Un même paysage se décline en de multiples paysages. Il y a celui du berger et du paysan, mais aussi celui du marin qui le voit de la mer ou du marcheur qui le voit d'une colline, celui du Petit Poucet et celui de l'ogre, du marcheur et du chasseur, du cycliste ou de l'automobiliste, celui des amants en quête d'un lieu tranquille et celui du fugitif qui cherche à disparaître, celui du gamin et celui du vieil homme qui chemine dans différentes couches de mémoires et sans plus avoir l'agilité d'autrefois, celui de l'homme et celui de la femme, celui du jour et de la nuit dans un mouvement sans fin. Et pour la même personne, il y a le paysage de l'enfance et celui de l'âge mur, et un jour celui de la vieillesse. Et sans doute aussi pour chacun, comme pour le jeune Proust, au sein du même espace, le côté de Méséglise pour les ballades plus rapides et le côté de Guermantes pour celles qui durent davantage, et soulève une rêverie plus insistante.

Georg Simmel (1988) rappelle que le goût du paysage implique l'individualisation des formes de vie, la dissolution des anciennes attaches traditionnelles. Pour éprouver la particularité du paysage il faut se sentir séparé, dans la position d'un spectateur, même ébloui. L'antiquité et le Moyen Age ignorent encore ce sentiment qui prend son essor avec la renaissance et se traduit notamment par la peinture de paysage. Le terme apparaît dans la langue française au XVI^e siècle, il accompagne les relevés et les cartes des premiers géographes mais aussi les indications des sites réputés difficiles d'accès où les armées ennemies voient venir de loin leurs adversaires. Le paysage est un récit sur l'environnement, une mise en intrigue de l'espace. Il est souvent associé à un point de vue, à une émanation sélective d'un regard qui découpe une parcelle de l'environnement. Les édifices religieux, souvent construits à proximité du ciel, dans les hauteurs, ont participé à cette élaboration en favorisant une focalisation sur certains lieux pour des raisons spirituelles.

Le paysage est la cristallisation provisoire d'innombrables données à la fois géographiques, écologiques, sociales, culturelles. Il est d'abord une émanation de l'histoire des hommes et d'un milieu. Tout paysage est un palimpseste qui matérialise maints mouvements de la nature, et ce qu'en ont fait les hommes. Mais il est aux yeux par exemple du marcheur une signification flottante. Il est fait des innombrables couches qui n'apparaissent qu'à certains moments du jour ou des saisons, du climat, sous la pluie ou le soleil, le vent ou la brume...



Les changements météorologiques brouillent encore les repères à travers les déclinaisons de la lumière. Le paysage est une somme de métamorphoses, il ne cesse d'être en mouvement selon les saisons ou la tonalité des jours. Le chemin durci par le gel et les arbres dépouillés n'est plus celui boueux ou souple emprunté l'été avec sa végétation encore luxuriante, pleine d'insectes et d'oiseaux. Et les moments du jour, pour chaque saison, introduisent également leurs nuances, de l'aube à la tombée du soir, de midi à minuit. Ce n'est pas seulement l'apparence du paysage qui en est modifiée mais aussi sa qualité sonore, les chants d'oiseaux, des criquets, le bruit des insectes, les cris d'animaux ou le souffle du vent sur les herbes ou les branches des arbres. Le silence de janvier quand la neige ou le gel recouvre les sentiers n'est pas celui du mois d'août qui vibre sous la chaleur. Les odeurs également se transforment au fil du jour et des saisons. Emanations des herbes, des fleurs, des arbres, de la terre après la pluie, des sapins brûlés par un soleil interminable... Et même la tactilité, selon que le soleil ou le froid, la pluie, le brouillard, ou la brume affectent la peau et amènent à se vêtir d'une manière ou d'une autre. L'usage des lieux est sans commune mesure d'un jour à l'autre. Le marcheur éprouve ou non le désir de se baigner dans un lac ou une retenue d'eau, ou de s'allonger dans l'herbe pour une sieste ou un repas sorti du panier. L'environnement n'existe pas dans l'absolu mais toujours en situation et nuancé par les impressions du marcheur qui ne sont pas les mêmes s'il est emmitoufflé dans son manteau ou s'il est en maillot léger avec la chaleur du soleil qui le caresse doucement. Tout parcours est inépuisable.

La puissance d'un lieu impose le désir de s'y immerger, de ne plus en être un seul spectateur mais en lui, de le traverser de tous ses sens. Il enveloppe, pénètre, il n'est pas devant soi comme un objet. Dans nos sociétés la vue est le sens hégémonique, et l'environnement est toujours réduit à une forme de vision. Mais le paysage justement ne se réduit pas au visible, il n'est pas seulement sous l'égide du regard même si les routines nous amènent à privilégier l'apparence des choses. Lié à un lieu précis, unique, il est une atmosphère, un halo sensoriel et non seulement un découpage visuel. Il possède une pesanteur ou une légèreté. Il est indéfinissable même si un propos peut être tenu sur lui. Il ne se compose pas seulement d'éléments matériels, il est une relation avec un ensemble plus large. Il implique aussi le vent, la pluie, la neige, le cycle du jour qui ne cesse de le redéfinir entre l'aube et la nuit. Sa mesure tient au ciel qu'il met à jour autant qu'à la matière qu'il cristallise dans l'espace. Le paysage n'est plus ici sous les seuls auspices de la vue, il relève aussi d'une sorte de tactilité diffuse à travers l'ombre des oliviers ou la force d'enracinement d'un village sur une colline ou dans la plaine. Il est une superposition d'écrans ou plutôt de profondeurs à la fois visuelles, sonores, tactiles, olfactifs, chacun se mêlant aux autres. Il est une cénesthésie. *« Au lieu que le paysage se constitue en objet de perception, « montagnes-eaux » nous dit l'immersion, s'instaurant d'emblée, dans ce qui fait l'animation par interaction*



*des composants du monde*² » (Jullien, 2003). « *Montagnes-eaux* » est l'un des mots utilisés par les Chinois pour désigner le paysage dans la tradition picturale et littéraire. Il traduit bien l'immersion, l'enveloppement. Les lieux sont une expérience, ils échappent à l'abstraction de la géographie car ils s'incarnent et s'associent désormais à des souvenirs. La carte est dans le corps, les sensations, les émotions du moment. On ne s'approprie un paysage que par la marche, avec cette lenteur, cette attention de tous les instants. Cette fringale de découvertes progresse dans le silence, pas à pas, elle se fond au paysage. Cette allure feutrée amène souvent à surprendre des animaux rarement effrayés dans la mesure où la lenteur de la progression et le silence ne semblent porter aucune menace. L'observation est sans cesse à l'affût de toute trouvaille. L'expérience de la marche est une plongée dans une autre dimension du monde, un autre temps, un autre espace, un autre usage de son existence. Le marcheur avance le nez au vent, l'oreille dressée, les yeux grands ouverts, à fleur de peau, et dans la saveur du monde, tous les sens aiguisés. Attentif aux faveurs inattendues que le sentier dispense à foisons ou qu'il crée de lui-même à sa manière d'artiste des occasions.

La géographie d'un marcheur est affective. Au long du jour, bien des émotions se succèdent selon les méditations et les lieux traversés, de l'euphorie du matin au calme qui gagne après des heures de cheminement ou la jubilation de voir se profiler les premiers signes de l'étape du jour. Un espace montagneux, rocheux, tourmenté par la lutte incessante entre les crêtes et le ciel, n'est plus seulement une géographie, il décline une multitude de régions psychiques dont le marcheur s'imprègne. En changeant de zones, en marchant près des ruisseaux ou en escaladant les collines, en cheminant sur les sommets ou en contrebas, et selon les circonstances et l'alchimie des lieux, le marcheur se transforme lui-même à son insu selon les lignes de sensibilité qui scandent sa progression, selon les génies des lieux qu'il croise sans soupçonner leur présence amicale à ses côtés. Parfois, au fil de sa déambulation il arrive devant les ruines d'une maison ou d'un abri où il entre avec circonspection, il traverse un village abandonné et livré au soleil et au vent. Les ruines se distinguent à peine des rochers ou de la terre. Des hommes et des femmes ont vécu dans ces lieux, des enfants y sont nés et, vieillards, ils y sont morts, peut-être même sans jamais franchir leur vallée ou en n'allant guère au-delà, mais leur monde n'en était pas moins ouvert sur le grand large. De leur passage subsistent des traces rongées par les pluies, les herbes, les arbres, la patine du temps qui transforme les œuvres humaines en *memento mori* dont il faut saisir la chance.

En ouvrant la fenêtre de la modeste chambre où il a dormi sur le plateau de Langres, J. Lacarrière (1977) regarde la forêt toute proche, il sent monter vers lui les odeurs de foin et de terre, « *j'eus le sentiment du bonheur intense de cette marche, qui vous fait découvrir au crépuscule, un lieu comme celui-ci, accordé à la lenteur des choses, à un*

² François Jullien, *La grande image n'a pas de forme*, Paris, Seuil, 2003, 185.



temps préservé ». John Muir (1997) s'émerveille souvent des lieux qu'il traverse, ici la vallée de Yosemite : « *Jamais de ma vie je n'avais contemplé un paysage aussi magnifique, un trésor aussi illimité des beautés suprêmes de la montagne. A qui n'a point vu de pareils paysages de ses propres yeux, la description la plus extravagante que je pourrais en faire ne saurait même pas donner un aperçu de leur grandeur et de l'éclat spirituel dont ils étaient baignés. J'ai hurlé et gesticulé, dans un brusque débordement d'extase, à la grande stupéfaction de Carlo, le saint-bernard, qui m'a rejoint en courant* ». Dans une lettre, il dit sa fatigue de parcourir une quarantaine de kilomètres par jour, « *mais je suis payé de ma peine à mille pour un. Me voilà dans les bois au sommet d'une colline, le dos contre un tronc d'arbre couvert de mousse. J'aimerais que vous voyiez la chambre où j'ai dormi la nuit dernière* ». Il évoque alors les bois et les paysages du Kentucky. « *Comment pourrai-je dire jamais les kilomètres de beauté qui se sont déversés en moi à cette occasion ? Ces rangées imposantes de collines arrondies, ondulantes, ces vallées dérochées de verdure insondable et ces arbres altiers qui, dominant les masses d'ombres blotties entre leurs vastes branches, offrent leur frondaison à la bienfaisante caresse du soleil tutélaire – tous me sont gravés en mémoire et ne me quitteront jamais* » (Muir, 1997, p.13).

Les mots se retirent en même temps que l'esprit se dilue dans une émotion extrême. Peter Matthiessen (1983, p. 271) décrit un tel moment en contemplant la ligne des sommets après les efforts du jour : « *Mes idées se clarifient bientôt dans l'air froid de la montagne et je me sens mieux. Le vent, l'herbe agitée, le soleil : les graminées mourantes, les cris des oiseaux qui s'envolent vers le sud ne sont pas plus fugitifs que le roc lui-même ; ni plus ni moins : tout est pareil. La montagne se retire dans son silence, mon corps se dissout dans les rayons du soleil, des larmes jaillissent qui n'ont aucun rapport avec « moi ». Pourquoi coulent-elles ? Je l'ignore* ». Jaillissement d'un monde autre, ouverture brève sur une autre dimension qui paraît tellement plus réelle. La beauté ou plutôt ce sentiment d'être saisi est grisant et l'on s'étourdit en allant d'un lieu à l'autre, en les parcourant en tous sens ou en tâchant de s'en imprégner pour qu'il dure plus longtemps. Ce sont des moments d'allégresse que donne ainsi avec prodigalité la marche, surtout quand elle mène loin de chez soi. Un sentiment de gratitude naît de ces paysages inattendus et superbes. Ce sont des moments de surprise, où l'on sort de soi, où l'on est traversé par un sentiment intense de présence au monde. Une sorte de perfection règne, provisoire sans doute, mais qui change quelque chose en soi. Il en reste une incise de mémoire, un refuge intérieur pour une période plus neutre où l'emploi du temps est plus réglé, plus prévisible.

Certains paysages se donnent avec une telle insistance qu'on y soupçonne le désir du génie du lieu de donner le meilleur de lui-même pour amener le voyageur à un souvenir ébloui. J'ai souvent ressenti ce sentiment d'une sorte de nécessité d'être là à ce moment comme si toute l'existence convergait en ce lieu à cette heure précise avec cette lumière qui était la seule possible. On y était attendu, mais sans



pouvoir mettre des mots sur ce sentiment, sans savoir d'où vient cet appel. Une sorte de moment cosmique d'ouverture au monde, un privilège rarement donné. On n'existe plus dans le monde, mais on existe soudain le monde (Le Breton, 2012). Le sentiment d'alliance avec l'environnement tient à ce qui est reçu de lui, cette beauté, cette reconnaissance qui semble en émaner. Parfois il parcourt toute une vie, il est recherché pour lui-même comme un trésor secret, et l'en retourne inlassablement vers les mêmes lieux qui nous ont saisi un jour. Certaines populations prêtent d'ailleurs à l'environnement une vie secrète, une attention à la respiration presque insensible de leur espace. Ce sentiment est souvent vécu par les marcheurs qui revivent à leur échelle ces vieilles intuitions qui renvoient à une vision cosmologique de l'environnement, loin de tout ethnocentrisme.

Pour les Indiens en effet la terre est plus qu'un territoire, elle est une âme commune. Ce sentiment est partagé par nombre de marcheurs qui retrouvent au fil des pas le contact avec les éléments. Un anthropologue, Keith Basso, qui vivait avec les Apaches à Cibecue (« *vallée aux longues falaises rouges* »), au sud de l'Arizona, recueille dans cette communauté, près de 600 noms de lieux, avec autant de récits pour les caractériser. La précision visuelle de ces noms est telle qu'il les retrouve le plus souvent : Eau Repose avec de la Boue dans une Cuvette, Genévrier se Dresse Tout Seul, Rochers Verts Côte à Côte Tombent dans Eau... Un jour, il monte une clôture avec deux cow-boys apaches et entend l'un d'entre eux réciter une longue série de noms de lieux pendant une dizaine de minutes. Plus tard, Keith Basso (1987), lui demande la signification de ce geste, et l'homme lui répond qu'il aime faire cela « *je voyage dans mon esprit* ». Les noms sont vivants pour ceux qui s'en souviennent encore et toujours en résonance sensorielle, ils touchent l'homme qui les énonce aussitôt immergé physiquement en eux. Ils rendent à nouveau les lieux sensibles. Chez les Apaches on ne raconte pas une histoire sans la localiser car sinon elle ne se passerait nulle part. Les auditeurs tiennent pour essentiel d'en situer géographiquement toutes les péripéties. Une histoire tire sa puissance de l'espace où elle s'est déroulée.

Pour les Apaches, les lieux, même s'ils sont loin, sont toujours vivants, ils suivent les hommes dans leur cheminement. Ils marchent eux-aussi dans leurs pas pour rester en résonance. « *Même si tu vas vivre au loin, dans une grande ville, [dit un homme à Keith Basso, (1987)] les lieux d'ici continuent à te suivre à la trace. Si tu ne vis pas selon les bons principes, tu entends les noms et tu vois les endroits en esprit. Ils te suivent à la trace même si tu traverses l'océan. Les noms de tous ces lieux sont bons. Ils t'aident à te rappeler comment vivre comme il faut, et comme ça tu as envie de revenir là où es ta place* ». Certains lieux sont vitaux pour ceux qui les ont connus, ils sont une source où se reconstruire. Même s'ils sont loin géographiquement, ils sont toujours là pour la pensée. Les marcheurs ont ainsi enfoui en eux-mêmes des lieux de ressourcement, des refuges intérieurs. Les paysages ont besoin des hommes pour exister, sinon ils s'ennuient et



ils meurent un jour si nul n'est plus venu les remettre au monde par son passage.

Pour nos sociétés, la nature, les arbres, les animaux, sont radicalement autres, cette séparation est une conséquence de l'exploitation d'un monde transformé dès lors en ressources matérielles, en pure utilité, sans au-delà, sans transcendance, dans le prolongement du mot d'ordre de Descartes de se « rendre maître et possesseur de la nature » (Le Breton, 2017). On se sent rarement dans les villes dans le prolongement entre son corps et l'environnement urbain. Nous ne prêtons guère d'attention à l'environnement, sinon quand il incommodé par la pluie ou la chaleur, surtout dans les villes où le ciel, la nuit, sont éliminés par les lumières artificielles, la terre ou les arbres sont tout juste les éléments d'un décor. L'urbanisation dessine un autre monde où la nature est un simulacre. Le temps de l'immersion, de la participation physique à l'environnement est un fait d'exception que retrouvent justement les marcheurs. Le chemin parcouru à pied renouvelle le sens du sacré, il procure le sentiment d'être une créature projetée dans un monde immense et beau. On ne dort pas à la belle étoile, on ne regarde pas l'aube ou le couchant, on ne traverse pas certains paysages sans en être transformé. Le sentiment de gratitude envers la beauté d'une clairière entourée de pins où il a passé la nuit amène Stevenson à laisser quelques pièces dans l'herbe. Bien des marcheurs sont proches de ce sentiment d'une nature vivante avec laquelle ils nouent une relation privilégiée.

David Le Breton est Professeur de sociologie à l'université de Strasbourg. Membre de l'Institut Universitaire de France. Membre de l'Institut des Etudes Avancées de l'université de Strasbourg (USIAS). Auteur notamment sur ce thème de *Eloge de la marche* (Métailié), *Marcher. Eloge des chemins et de la lenteur* (Métailié), *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine* (Métailié), *Du silence* (Métailié).

BIBLIOGRAPHIE

- CORBIN A. (2001), *L'homme dans le paysage*, Textuel, Paris, 2001, p. 14.
- BASSO K. (1987), « Stalking with stories » : Names, places and moral narratives among the Western Apaches, in Daniel Halpern (dir.), *On Nature : Nature, Landscape, and Natural History*, San Francisco, North Point Press, 1987, p. 101.
- GRACQ J. (1980), *En lisant en écrivant*, José Corti, Paris.
- JULLIEN F. (2003), *La grande image n'a pas de forme*, Seuil, Paris, 2003, p.185.
- LACARRIERE J. (1977), *Chemin faisant*, Poche, Paris, p. 81.
- LE BRETON D. (2012), *Marcher. Eloge des chemins et de la lenteur*, Métailié, Paris.
- LE BRETON D. (2017), *Anthropologie du corps et modernité*, PUF, Paris 2017
- MUIR J. (1997), *Un été dans la sierra*, Hoëbeke, Paris p. 110.
- MATTHIESSEN P. (1983), *Le léopard des neiges*, Gallimard, Paris, 1983, p. 271.
- MUIR J., *Un été dans la sierra*, Hoëbeke, Paris, p. 110
- SIMMEL G. (1988), Philosophie du paysage, in *La tragédie de la culture*, Rivages, Paris.

